

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Un homme que nous avons aimé : Henri
Ghéon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 234-240

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un homme que nous avons aimé :

HENRI GHÉON

Il y a des personnes dont la rencontre reste pour toute la vie un beau souvenir, Henri Ghéon est de celles-là. Plusieurs centaines d'élèves de St-Maurice vous diront leur joie d'adolescents au contact de ce visage rayonnant, de ces yeux pétillants de malice et, surtout, d'une parole profonde et chaleureuse qui révélait son cœur. Heureux ceux qui, dès ce temps-là, l'ont approché davantage, je veux dire les jeunes acteurs de ses pièces. Car le célèbre écrivain était déjà un des leurs, n'ayant aucun effort à faire pour être jeune avec les jeunes. N'avait-il pas retrouvé dans sa foi une jeunesse éternelle ? Il y ajoutait, je crois, ce fond optimiste de sa nature dont l'incroyance l'avait privé par sa tristesse, une sorte de santé rabelaisienne, traduite par ce rire franc et retentissant que nous n'avons pas oublié. Elle sonne encore à mes oreilles, cette réplique de Dame Magloire, servante de l'Evêque Césaire, dont Ghéon tint une fois le rôle, à son maître qui s'obstinait dans le jeûne : « Un évêque doit être gras ! Un évêque doit représenter ! »

Un seul détail de la personnalité de Ghéon, en ce temps-là, nous avait déçu. On nous assurait que Ghéon n'aimait pas les montagnes. A un chanoine qui lui faisait admirer la Dent du Midi, il répondait avec son impitoyable sincérité : « Cela ne m'intéresse absolument pas ! » Et cela ébranlait notre foi en son génie. Peut-on ne pas aimer les montagnes ! C'est qu'elles lui faisaient peur, lui donnaient le vertige ; il lui arrivait de se coucher au bord du sentier pour arrêter à ses yeux la danse des abîmes. Et pourtant... nul ne l'égalera jamais à célébrer les louanges des montagnes. Ecoutez parler son S. Maurice au lieutenant Exupère :

« Ami, nous avons devant nous un des plus nobles sites de la terre... Une armée de géants l'environne. Comment les nommes-tu ? Je te les montrais sur la carte ... Là-bas, ce mont couleur de grenade : Le Mont Catogne. A notre gauche, cette scie qui mord les nuages avec ses

crocs de pierre grise ? Les Dents de Morcles. Plus près, la paroi qui soutient le plateau de Mex avec la Dent du Midi, invisible... Ainsi Dieu choisit des lieux plus beaux que d'autres, pour y faire de grandes choses. Le Colisée n'est pas plus beau. Ami, ne trouves-tu pas que l'endroit, dans sa grandeur et sa majesté, a précisément la forme d'un cirque ? »

Voilà mes premiers souvenirs de Ghéon ; ils me sont restés avec la beauté de ces textes. Car je n'eus pas le bonheur d'approcher sa personne — ma timidité m'a privé de richesses précieuses.

Mais, et c'est ce que je désire raconter, je pris ma revanche une dizaine d'années plus tard en allant trouver Ghéon à son domicile, à Paris.

C'était au mois de février 1934, peu de temps après la sombre journée du 6, où le gouvernement avait défendu à coups de mitrailleuses le Palais Bourbon que la foule assaillait. Sombres journées, oui, écrasées dans ce brouillard couleur de terre qui fait la nuit en plein jour, et dans le silence des foules qui contiennent leur colère. Au milieu de cette angoisse m'arriva le pneu de Ghéon qui, de son écriture fine et détachée, m'invitait chaleureusement. Je me précipite, pendant que s'éloigne derrière moi la voix marseillaise du concierge alarmé : « Oh ! Monsieur l'Abbé ! ne sortez pas *enncore* ! C'est dangereux ! Ils tirent ! Il y a du *sann*g ! »

La bouche du métropolitain me rend à Trocadéro, station du riche quartier de Passy. Au 27 de l'avenue Malakoff, Ghéon m'accueille en souriant. C'est bien le même que j'avais connu à St-Maurice. Il n'a pas vieilli.

Une pièce obscure à cause du somptueux hôtel qu'on vient de construire en face. Ghéon, d'une main débonnaire, me guide à travers les obstacles : des montagnes de livres et de disques, pour me faire asseoir en face de son bureau où il s'accoude, fumant sa cigarette à larges bouffées. Et tout de suite, par une sorte de magie, un nom établit non seulement la confiance, mais la joie.

« St-Maurice ! Toute une si belle part de ma vie que je retrouve ! Soyez le bienvenu !

Mgr Mariétan, M. Cornut, M. Rageth ! oh ! non, je ne les oublie pas ! Et vous ?

— Vous ne devez pas me connaître. J'étais un jeune collégien et je n'ai jamais joué vos pièces. Je me contentais d'en jouir en silence. Mon plus beau souvenir du collègue, c'est vous-même. Ma visite n'est qu'un devoir de reconnaissance, une grande joie aussi.

— Réciproque. Bien heureux que mon passage n'ait pas apporté que contradiction... Tout a bien changé là-bas, n'est-ce pas ? Je n'y reconnaîtrais plus personne.

— Oh ! ça n'a pas tellement changé... Il y a des souvenirs fidèles.

— Et ce jeune médecin qui venait d'entrer à l'Abbaye ?

— M. le Chanoine Saudan ? Toujours là. Un gramophone et une montagne de disques, comme vous. C'est un fervent de Mozart. Vos *Promenades avec Mozart* ont achevé de le conquérir. Il fait lire votre livre à tous ses jeunes confrères. A ma honte j'avoue que je ne l'ai pas encore lu. Je ne suis pas musicien.

— Musicien ! Est-ce que je le suis, moi ? Est-ce que je l'étais pour écrire mon livre ? Il suffit, quand on aime le beau sous toutes ses formes, d'écouter la musique et d'en juger par analogie. Je dis mal : d'en juger avec amour. »

Ici la voix de Ghéon s'attendrit et ses yeux s'éclaircissent de larmes. Je n'ai plus devant moi un homme de lettres, mais un amoureux qui ne se contient plus quand il parle de l'objet aimé.

« Voyez-vous, tout ce que j'ai là, c'est du Mozart. Je ne suis pas un discophile, mais j'ai recueilli tout ce qui pouvait me rendre cette musique, la plus limpide qui ait jamais tinté depuis le Paradis perdu.

— Dans mon milieu, très peu de gens s'intéressent à la musique...

— Etonnez-vous ! rats de bibliothèques et faiseurs de manuels ! Toute leur faim esthétique est apaisée par Gounod.

— Ceux qui parlent de Mozart disent que c'est bien joli, mais peu profond.

— C'est leur sentiment qui est joli, mais peu profond. Ils ne connaissent de profondeur que celle du puits, de force que celle du tonnerre, de lumière que celle du phare. Il y a la force et la profondeur de l'âme et la lumière d'une étoile.

Parce qu'il sait mettre une sourdine à la joie et à la douleur, on dit qu'il n'exprime ni joie ni douleur... »

(Interférence du souvenir : Vous rappelez-vous, cher M. Saudan, avec quelle véhémence le jeune et impatient beethovenien, Jean Massin, à qui vous parliez, quelques années plus tard, de cette sourdine à la douleur, vous répondait : « Et le Christ en croix, est-ce qu'il a mis une sourdine à la douleur ? »)

Par cette image qu'il affectionnait, Ghéon entendait la *mesure*. Car il fut, si contradictoire que cela paraisse, un *passionné de la mesure*.

« Un classique intempérant », disait mon jeune ami X. avec une suprême injustice. Car — l'œuvre de Ghéon le dit suffisamment et sa conversation mieux encore — il n'a tant chéri la *mesure*, il ne se défiait si fort de tout romantisme qu'à cause de sa richesse même, richesse de cœur, de sensibilité, d'imagination, de verbe, telle que privée d'un sévère, mais juste contrôle, elle eût pu le conduire aux pires excès.

Ceux qui regrettent le *classicisme* de Ghéon sont en réalité ceux qui le jalourent d'avoir du *goût*. Pourtant, comme toute passion comporte une certaine démesure, la passion même de la mesure n'en est pas exempte. Elle fut cause, je crois, avec le malaise physique, de l'indifférence de Ghéon pour les montagnes, parce qu'elles dépassent la mesure et la taille de l'homme. Ce qui ne l'a pas empêché de parler d'elles en termes sublimes et... mesurés, chaque fois que s'y joue le drame de l'homme, comme dans *S. Maurice* et *S. Bernard*... Je crois me souvenir que je le taquinai sur ce point, et qu'il n'en convenait pas.

Mais toute la conversation se ramenait à Mozart ou plus exactement à l'amour de Mozart.

« Peu profond ? » reprenait-il indigné. Je vais vous dire comment est né mon livre. C'est à une malade que j'en suis redevable. Une malade à qui j'apportais la consolation d'un peu de musique. Un jour que, la voyant aux prises avec de terribles souffrances physiques et de plus cruelles angoisses morales, je fis tourner pour elle cette *Kleine Nachtmusik*, qu'on écoute trop souvent comme une jolie chose insignifiante — peut-être à force d'habitude —, la malade en fut transfigurée, rejointe à

la certitude, à la vie. Je vous demande si une musique insignifiante a le pouvoir de retenir une âme au bord du désespoir. Non ! Mozart est le plus profondément humain des artistes et par cela même, le plus divin. Pas de cris romantiques, mais cette juste mesure, entre la joie et les pleurs, sur la ligne de certitude et vérité où l'homme rencontre Dieu. Voilà pourquoi je le regarde comme le modèle le plus achevé, et cela non seulement dans la musique, mais dans tous les arts, ayant fourni avec une constance indéfectible cette perfection mesurée qu'on appelle un miracle, le miracle de Mozart ! »

Nous aurions pu continuer. Entraîné par son cœur, Ghéon oubliait le temps. Mais ce n'était pas pour Mozart que je venais chez lui ! Et je m'enhardis.

« Monsieur Ghéon, et votre théâtre chrétien ? L'avez-vous délaissé ?

— Oh ! que non pas ! Il reste ma première préoccupation. Les Compagnons de jeu vont créer prochainement, sur la scène du théâtre Arlequin, un *Noël sur la Place*, une sorte de méditation des Mystères joyeux du Rosaire, une discrète transposition de l'Évangile. C'est d'autant plus émouvant qu'il n'y a presque rien de moi. Loi de toute œuvre d'art : oublier l'art pour s'agenouiller humblement devant l'unique Vérité et l'unique Beauté. Ici, je donne la parole à des romanichels qui improvisent, avec leur suave naïveté, la représentation du mystère de Noël sur la place d'un village. Vous le verrez, vous y serez, n'est-ce pas ? »

J'y vins, bien entendu, aux côtés de Ghéon et de Stanislas Fumet. Dès les premières paroles d'Évangile, les jeunes acteurs furent si délicatement vrais que l'émotion saisit la salle, sans excepter l'auteur. Mais, l'avouerai-je ? la même pièce, lue par Ghéon lui-même, quelques années plus tard, à St-Maurice, m'impressionna bien davantage. Parce que là, toute la méditation se concentrait dans son cœur.

Revenons à l'avenue Malakoff. — « Permettez, Monsieur Ghéon, je vois des épreuves sur votre table...

Oh ! la la ! cette fois, qu'est-ce que j'ai touché ! Le silence établi depuis un moment dans le demi-jour de la chambre s'évanouit ; un autre Ghéon se réveille, le contemplatif révèle sa nature ardente, pleine d'une robuste

colère, heureusement mesurée, elle aussi, tempérée d'un humour rabelaisien qui s'exprime en un rire vengeur et inoffensif.

« Ça ? Savez-vous que je suis excommunié, et ça, c'est précisément le corps du délit ! Ha ! Ha ! une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Les épreuves en furent communiquées par indiscretion au couvent de Lisieux, et voici la lettre exprimant l'indignation de tout le monastère...

— Ah ! et pourquoi donc ?

— Bien simple. Parce que j'ai voulu dépouiller sainte Thérèse de toute cette mièvrerie qui l'entoure, des airs doucereux qu'on lui a donnés et qui sont faux, mais faux !...

Parce que je n'approuve pas les horreurs artistiques de Lisieux et d'ailleurs, le snobisme, un paradis de sucre d'orge. Puis, elles ont mal lu, ces braves Dames. On m'accuse d'appeler le père Martin un « rat de sacristie » alors que je mets cette expression sur les lèvres de ses ennemis libres-penseurs. Et me voilà menacé des foudres de l'index... Cela fera vendre mon livre ! »

Et Ghéon, écrasant sa cigarette, éclate d'un rire gras où ne trempe aucune amertume.

Pourtant j'aime mieux faire un coq-à-l'âne et glisser une autre question.

« Quelle est la revue qui me tiendrait au courant des mouvements littéraires contemporains ? Dans les « Nouvelles littéraires », je ne trouve pas un nom à retenir.

— Une feuille de chou. Une feuille commerciale.

— Mais, il n'y a rien, alors ?

— La N. R. F., quelquefois. Le numéro de décembre. Un magnifique article de Claudel sur la création. Pas l'évolution bergsonienne, mais une suite d'épreuves successives qui aboutissent à l'homme. Très beau. Il faut le lire.

— Vous aimez Claudel ?

— Ah ! peut-on ne pas aimer Claudel ? Quand un génie réussit, c'est émouvant comme un miracle.

— Ne faites-vous pas quelques réserves sur *l'obscurité* de Claudel ?

— Il faut le prendre tout d'une pièce, tel qu'il est... Il ne faut pas trier dans le génie. Je viens de lire le *Soulier*

de Satin en entier à une personne du peuple qui ne connaissait pas Claudel... Un tiers génial et raté. Admirable. Un génie ! Un grand génie ! »

Claudé nous amène à parler de Rivière, que Ghéon a connu intimement. Il loue son intelligence vive, profonde. « Cependant, ajoute-t-il, il était un peu déconcertant, se tenant sur une très grande réserve, ne se dévoilant jamais comme on l'eût désiré. »

L'heure s'enfuit. Mais, de Rivière, on passe naturellement à Alain Fournier et au Grand Meaulnes.

« Une réussite. Une belle réussite. »

Je m'étonne d'une admiration si... mesurée pour une œuvre que mes amis suisses considéraient comme un chef-d'œuvre absolument unique. Me voyant déconcerté, il s'explique.

« Les miracles, en littérature, sont plus rares qu'on ne pense, Le *Grand Meaulnes* est le miracle de l'irréel. Les miracles du réel sont plus grands. Le Paradis perdu : c'est gentil de nous y conduire ; c'est plus difficile de le ramener sur la terre. Et ça, c'est Mozart... »

Ghéon ne congédie jamais ses visiteurs, et c'est moi que l'heure pressait.

« Allons, je vous remercie de m'apporter le soleil de St-Maurice. Vous saluerez bien la petite ville, et l'Abbaye, et le théâtre, et tout et tous... »

Dix années encore ont passé depuis ma visite à Ghéon. Ghéon n'est plus, Mgr Mariétan n'est plus, le petit théâtre n'est plus. Et de tout cela survit — ce qui est beaucoup — un peu d'amour...

Marcel MICHELET